

LA
SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la Librairie de MM. L. Hachette et C^{ie}, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1^{er} de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Bataille de Hohenlinden (3 décembre 1800).

SOMMAIRE.

REGITS HISTORIQUES : Bataille de Hohenlinden. — CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : Knut le joueur de flûte; Le fiancé d'une étoile. — VARIÉTÉS : Les tours de force; L'arbre à cire du Japon.

RÉGITS HISTORIQUES.

BATAILLE DE HOHENLINDEN.

Hohenlinden est le nom d'un village et d'une forêt où les Français remportèrent une célèbre victoire sur les Autrichiens.

C'était sous le Consulat, en 1800, Moreau commandait l'armée française et l'archiduc Jean l'armée autrichienne.

La bataille fut donnée au cœur de l'hiver, le 3 décembre.

Moreau était à Munich, tenant la ligne de l'Isar, et l'archiduc Jean à Braunau, tenant celle de l'Inn. Entre les deux fleuves s'étend la grande forêt dont le village de Hohenlinden occupe le centre. Ces plateaux boisés s'inclinent au nord et descendent au Danube par des terrasses successives qui finissent en un sol bas et marécageux.

Les deux généraux français et autrichien prirent en même temps l'offensive, et tous deux par leur droite, Moreau dirigeant Richepanse vers Wasserbourg, où il devait passer l'Inn, et l'archiduc se proposant de tourner la ligne française en surprenant le passage du bas Isar. Moreau occupait de plus, au centre même de la forêt, l'éclaircie de Hohenlinden.

Les Autrichiens n'avaient pas prévu les difficultés de leur plan; ils y trouvèrent tant d'obstacles, qu'au milieu de l'exécution ils s'arrêtèrent et résolurent d'aborder de front les hautes terrasses dont on vient de parler, tandis que la masse principale de leur armée marcherait directement sur Hohenlinden au travers de la forêt.

Moreau les battit et leur fit éprouver de grandes pertes. Le succès de la journée fut dû d'habiles combinaisons du général, qui attira l'ennemi dans un labyrinthe et rabattit à propos sa droite sur son centre; à la bravoure de ses troupes; à l'énergie de ses lieutenants; surtout à l'audace de Richepanse, qui se jeta intrépidement sur le centre ennemi entassé dans la forêt en longues colonnes, le coupa, s'établit dans la trouée qu'il avait faite, arrêtant l'ennemi d'un côté, et de l'autre le poussant sur Ney, qui l'attaquait en tête. 8000 tués ou blessés, 12 000 prisonniers, 87 pièces de canon furent les résultats de cette brillante victoire. Six jours après, Moreau franchit l'Inn, puis la Salza, la Traun, et s'empare de Linz sur le Danube, de Steyer sur l'Ens. Il était aux portes de Vienne. L'Autriche l'arrêta en promettant d'accepter les conditions de la France. *(Histoire populaire de la France.)*

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

KNUT LE JOUEUR DE FLÛTE.

CONTE.

« Qui es-tu, petit garçon, pour voyager ainsi seul dans les bois, par un jour d'hiver aussi dur ? »

— Je suis Knut, le joueur de flûte; mais toi, qui es-tu ?

— Pourquoi ne restes-tu pas dans ta maison, près de ton père et de ta mère, plutôt que de t'exposer à geler dans ces régions de glace ?

— Mon père est mort sous la neige; ma mère est dans le ciel, au milieu des anges; ma belle-mère m'a perdu dans le bois.

— Tu étais sans doute un méchant garçon ?

— Je n'en sais rien; c'est possible. Ma belle-mère m'a perdu parce que les sons de ma flûte lui déplaisaient.

— Ta flûte ?

— Oui, une flûte que j'ai trouvée sur les bords d'un lac, où je pense qu'elle a été oubliée. C'est un instrument bien extraordinaire; il ne rend que trois sons : *pi, pu, po*. Depuis que je me suis mis à en jouer, ma belle-mère ne m'appelle plus que *Knut le joueur de flûte*. Mais, dis-moi donc qui tu es ?

— Je suis le vieux de la montagne.

— Pourquoi vas-tu ainsi seul dans la neige profonde, et pourquoi ce traîneau que tu tires après toi ?

— Ce traîneau ne porte seulement que douze barres de fer.

— Tu es fatigué; permets que je t'aide.

Ce dialogue avait lieu, un jour d'hiver, dans une de ces grandes forêts qui couvrent le sol norvégien, du côté de la Laponie, entre un petit garçon pauvrement habillé, et un grand et maigre vieillard qui tirait, en s'essouffant, un lourd traîneau.

Ainsi que Knut le lui avait proposé, le vieillard lui permit de prendre sa place; Knut tira le traîneau de toutes ses forces, et bientôt ils arrivèrent tous les deux près d'une grande pierre, au pied d'une montagne.

« C'est ici que j'habite, dit le vieillard.

— Ici ?

— Oui; n'aie pas peur, entre ! »

Au même moment la pierre s'entr'ouvrit et donna accès à un long chemin qui conduisait dans l'intérieur de la montagne. Ils s'engagèrent dans ce chemin, et, après avoir marché quelques instants, ils pénétrèrent dans un grand palais souterrain, resplendissant à l'intérieur et à l'extérieur d'or, d'argent et de pierres précieuses.

« C'est ici que tu habites ? demanda Knut une seconde fois.

— Comme tu le dis, répondit le vieillard; et si tu veux savoir qui je suis, je vais te l'apprendre. Je suis le roi de la montagne; mon pouvoir s'étend sur tous ces vastes espaces. Demain, je célèbre les noces de ma fille, et comme à cette occasion tout mon peuple est occupé, j'ai dû aller chercher moi-même des provisions pour le festin.

— Mais, ne m'avais-tu pas dit que ton traîneau n'était chargé que de fer ?

— Sans doute; c'est là mon plat favori. Cette montagne, comme tu le vois, regorge d'or et d'argent; nous en faisons notre nourriture ordinaire, mangeant le métal tantôt fondu, tantôt pétri en gâteau; mais, pour avoir du fer, il faut aller au moins à vingt milles d'ici. Tu n'as peut-être jamais mangé de fer, toi ?

— Non, certes, jamais !

— Alors, tu ne peux t'imaginer comme il est délicieux lorsqu'il n'est encore chauffé qu'à blanc ou qu'il commence à peine à couler. Je vais t'en faire mettre au feu deux ou trois livres pour ton déjeuner de de-

— Merci, mille fois merci ! Donne-moi plutôt du gruau avec du lait et du sucre.

— Ah ! tu ne comprends pas ce qui est bon. Maintenant, si tu n'as pas plus de goût pour l'or fondu ou l'or battu, je ne sais vraiment que t'offrir. Approche, que je t'envoie te réchauffer dans la fournaise. »

Et le vieillard, saisissant Knut par les cheveux, s'ap prêtait en effet à le lancer au milieu d'un immense brasier, où une foule de petits lutins noirs se livraient à leurs travaux, absolument comme des hommes dans une chambre ordinaire doucement chauffée.

« Es-tu fou ? s'écria le joueur de flûte. Je brûle déjà à la place où je suis ; laisse-moi tranquille, ou je t'arrache le nez avec les dents.

— C'est bon, c'est bon ! Est-il délicat, le maudit garçon ! Mais puisque tu ne veux ni de mon lit ni de ma table, mieux vaut que tu continues ta route. Je comptais pourtant te proposer de tenir le poêle sur la tête de ma fille à la cérémonie des noces.

— Non, merci de cet honneur ; je ne me soucie ni de rôtir ni de mourir de faim. Depuis mon dîner d'hier, je n'ai rien mangé.

— Adieu donc, monsieur le gourmand, » murmura le vieillard.

Et il appela un de ses lutins pour le reconduire.

Mais, au moment où Knut se disposait à sortir :

« Attends un peu, lui dit le vieillard ; tu as été bon et complaisant pour moi en m'aidant à amener mon traîneau ; je veux t'en récompenser. La flûte que tu as trouvée est la flûte favorite de ma fille ; elle s'en sert pour bermer les hommes lorsqu'elle n'a pas d'autre amusement sous la main. Prends-la donc, mon garçon, je te la donne, et retiens en même temps la manière de t'en servir. Chaque son que l'on tire de cette flûte a sa vertu particulière. Quand c'est le son *pi* ! tous ceux qui l'entendent tombent engourdis par le sommeil, lors même qu'ils auraient le feu dans leur chemise ; quand c'est le son *pu* ! ils fondent en larmes intarissables, lors même qu'ils seraient lancés dans la danse la plus folle ; enfin, quand c'est le son *po* ! ils éclatent d'un rire inextinguible, lors même qu'ils seraient dans la gueule de la mort. Voilà à quoi ta flûte est bonne. Adieu donc encore une fois, et que le bonheur t'accompagne ! »

Le petit Knut ne fut pas peu satisfait de ce que venait de lui apprendre le vieux de la montagne. Il se hâta de regagner le bois. Comme il était affamé, il se dirigea partout où il espérait trouver quelque chose à manger avant la nuit. Après avoir erré pendant longtemps, il aperçut une lumière qui brillait dans le lointain ; il la suivit et arriva près d'une grande maison solitaire. Il frappa à la porte, qui s'ouvrit aussitôt.

Une jeune et charmante femme vint le recevoir, et lui demanda qui il était et ce qu'il voulait.

« Je suis Knut, le joueur de flûte ; je voudrais quelque chose pour manger, car je meurs de faim.

— Ah ! mon pauvre garçon, hâte-toi de fuir cette maison ; elle est habitée par un mangeur d'hommes qui ne manquerait pas de t'abattre et de te dévorer s'il te rencontrait sous ses griffes. Mon mari, le terrible Bumbumfer, est absent ; mais je l'attends d'un moment à l'autre, et alors, malheur à toi !

— Ne craignez rien, ma chère dame, je saurai bien me défendre ; mais, faites-moi manger, je vous prie ; je n'ai pas pris un seul morceau depuis hier. »

Et Knut entra dans la maison. Les murs en étaient

garnis de haches formidables et de longs couteaux de boucher ; et, à travers la porte d'une chambre entr'ouverte, on voyait, suspendus à de gros clous, plusieurs corps humains apprêtés et salés comme des provisions d'hiver.

« Pauvre garçon, reprit la bonne femme, tu trembles en pensant au sort qui te menace, et je ne puis t'être d'aucun secours. Que veux-tu manger ? J'ai encore là un cœur d'enfant, reste du déjeuner de mon mari.

— Non, merci, fit Knut, donnez-moi plutôt un morceau de gibier avec des confitures et des concombres.

— Mais, nous n'avons rien de pareil dans toute la maison. Si tu ne veux pas te contenter de chair humaine, tu t'en retourneras certainement avec ta faim.... Écoute ! n'est-ce pas mon mari?... Oui, c'est lui.... Cache-toi vite sous ce banc ; il serait capable de te faire encore rôtir ce soir ; la chair des petits garçons est son plus grand régal.

— Peu importe ! » pensait Knut.

Cependant il se blottit sous le banc. Bientôt arriva le farouche Bumbumfer, conduisant avec lui une vieille femme, qui criait et se débattait. Knut reconnut sa belle-mère.

« Sois le bienvenu, mon cher mari, dit d'un ton empressé l'hôtesse au mangeur d'hommes ; la chasse a-t-elle été bonne aujourd'hui ?

— Mauvaise, très-mauvaise, au contraire. J'ai battu tous les environs sans trouver autre chose que cette vieille et maigre carcasse. Si cela continue, nous n'aurons aucune réserve pour cet hiver, et je serai forcé de te manger toi-même, ma chère petite femme. Mais, n'as-tu rien à me donner ? Il me semble sentir une odeur de chair fraîche. Cela viendrait à merveille, car j'ai une faim de loup. Prépare donc le souper ; je vais, de mon côté, expédier la vieille.

— Mais tu sais bien qu'il n'y a point ici de chair fraîche. Où l'aurais-je prise ?

— Tu plaisantes ! Je te dis que je sens la chair d'enfant.

— Oh ! mon cher mari, je t'assure....

— Allons ! allons ! on ne se joue pas de moi si facilement, » s'écria Bumbumfer d'une voix de tonnerre.

Et il marcha droit au banc sous lequel Knut était caché, et, le tirant à lui, il grommela avec joie :

« Merci, merci, aimable femme, je vois que tu avais voulu aiguïser mon appétit ; merci, encore merci !... Mais, qui es-tu, petit garçon, toi qui viens si à propos ?

— Je suis Knut, le joueur de flûte. Et toi, qui es-tu ?

— Moi?... je suis celui qui songe à te manger sur l'heure, mon bon poulet. »

Et Bumbumfer poussa un effroyable éclat de rire et s'arma de son couteau.

Alors Knut, fixant ses yeux dans les yeux du monstre, tira doucement sa flûte de son sein, et, sans qu'on l'aperçût, se mit à souffler dedans. La flûte rendit le son *pi ! pi ! pi !* Aussitôt, l'homme terrible commença à bâiller et à s'étirer les bras ; le couteau tomba de sa main, puis il s'affaissa sur le plancher et ronfla bruyamment.

« A vous, maintenant, dit Knut aux deux femmes ; attellez le cheval au traîneau et gagnez le village ; je me charge de ce taureau endormi. »

Les femmes ne se le firent pas dire deux fois ; elles s'éloignèrent en toute hâte. Knut sortit alors de la

maison, en barricada les portes et les fenêtres et y mit le feu. Ainsi périt le monstre qui était la terreur de toute la contrée; et quand on demandait qui avait accompli cet exploit périlleux, on répondait dans chaque village :

« C'est Knut, le joueur de flûte. »

« Sot que je suis, se dit Knut après avoir achevé sa tâche, de n'avoir pas profité du traîneau pour retourner aussi au village! Voilà que je suis encore à jeun, et qu'il me faut courir je ne sais où pour trouver à me repaître. »

Il se remit en route.

A une très-courte distance, il rencontra une vaste éclaircie d'où les elfes avaient balayé la neige, et où s'étendait une nappe de gazon, un gazon jaune, sans doute; la saison n'en avait pas de meilleur. Mais, sur ce gazon, des milliers d'elfes dansaient au clair de lune. Ces elfes étaient si mignons, si légers, qu'on eût dit qu'ils se mouvaient au moindre souffle du vent. Ils avaient de petites étoiles sur le front et étaient vêtus de fine toile d'araignée; la plupart tenaient à la main une tige de muguet où brillait, durcie par le froid, une perle de rosée. Au milieu de la ronde se trouvaient les plus forts; on les comptait par centaines. Ceux-là avaient passé un magnifique anneau d'or au chaton de rubis autour d'une branche de sapin qui gisait dans la neige, et, la saisissant tous ensemble par ses épines, ils la soulevaient dans les airs en chantant et en dansant. Jamais on n'avait vu pareilles cabrioles.

Knut s'arrêta quelque temps devant ce spectacle. Puis, ayant reconnu l'anneau du roi :

« S'ils ont volé cet anneau au roi, se dit-il, il n'y aurait pas grand mal, ce semble, à le leur reprendre pour le restituer à son maître. »

Et il s'avança au milieu de la pelouse; les elfes tourbillonnèrent alors autour de lui; il essaya de les chasser à coups de mouchoir; mais ils passaient et repassaient entre ses jambes et jusque sous ses pieds comme un essaim de moucherons. Enfin, l'un d'eux, haut à peu près de trois pouces, vint se poser sur son bras et lui demanda qui il était.

« Je suis Knut, le joueur de flûte; et toi, qui es-tu? »

— Je suis la reine des elfes; je régnais sur tous les

rayons de la lune qui éclairaient cet espace. Que viens-tu chercher ici?

— Votre Majesté, je suis à jeun depuis hier; je voudrais bien quelque chose à manger.

— Rien de plus facile, si tu veux te contenter d'une goutte de rosée et d'un demi-flocon de neige tout frais tombé.

— Je préférerais un bon bifeck avec des œufs durs et une jatte de lait caillé.

— Mon ami, tu as des appétits un peu trop grossiers. Impossible à nous de les satisfaire! Mais comme tu me parais un charmant garçon, j'ai envie de transformer ta nature et de faire de toi un être délicat,

éthéré, diaphane, un être, en un mot, tout à fait digne de me servir de cavalier. Je te nourrirai d'abord de l'air du temps et des rayons de la lune, puis tu pourras prendre des aliments plus solides, des soupirs d'étoiles, des murmures de sources, des roucoulements de colombes. J'ai besoin, à ma cour, d'un musicien qui nous enseigne les danses nouvelles; tu dois les savoir, toi, n'est-ce pas, petit Knut?

— Oh! pour cela, oui; j'ai toujours ma flûte sur moi; si ces messieurs et ces dames le désirent, je ferai certainement de mon mieux. »

Avertis, les elfes se rangèrent deux à deux; ils étaient si charmés d'apprendre des danses nouvelles, qu'ils bondissaient déjà jusqu'au ciel. Mais, quel ne fut pas leur étonnement lorsque Knut commença à jouer de sa flûte, et qu'ils entendirent ces sons mélancoliques : *pu! pu! pu!* Ils firent les plus drôles de grimaces;

car ils auraient voulu rire, les heureux elfes; le rire, c'est leur vie! et ils étaient obligés de pleurer, de sangloter de la façon la plus lamentable. Knut ne s'arrêta pas longtemps à jouer de leurs larmes; elles lui faisaient mal à voir. Il enleva l'anneau royal et s'en alla soufflant toujours dans sa flûte : *pu! pu! pu!* car les elfes ne s'en acharnaient pas moins à sa poursuite; ils ne le quittèrent que lorsque la neige, devenue trop épaisse, les eût forcés de rebrousser chemin. Quelques-uns des plus intrépides coururent même après lui jusqu'aux bords de la mer; mais là, le vent s'éleva avec tant de violence, qu'il dissipa les petits êtres comme un tourbillon de fumée.

Le ciel resplendissait des clartés de la lune et des



Voilà à quoi ta flûte est bonne. (Page 51, col. 1.)

étoiles, mais le froid était des plus vifs. Knut était gelé, affamé; il avançait, néanmoins. Il arriva près d'un lac au milieu duquel les ondes amoncelées et durcies formaient une vaste montagne de glace.

« Il n'y a rien à faire ici, » se dit-il.

Et il allait se diriger d'un autre côté, quand il s'aperçut que la glace resplendissait d'un éclat merveilleux, et que de grands hommes de neige se promenaient comme des sentinelles autour de la montagne.

« Approche et entre ! » lui cria un de ces hommes.

Knut obéit à la voix; le lieu où il entra était un magnifique palais de glace; les plafonds et les murs étaient couverts de diamants de neige, les salles ornées de grands miroirs de glace polie, les parquets semés d'étoiles de gelée blanche. Mais, au milieu de toutes ces splendeurs, il faisait si froid, que les paroles s'échappaient à peine de la bouche qu'elles s'arrêtaient gelées sur les lèvres.

LÉOUZON LE DUC.

(La fin au prochain numéro.)



La flûte rendit le son pi! pi! pi! (Page 51, col. 2.)

LE FIANCÉ D'UNE ETOILE.

I

Dans la ville de Bagdad vivait un potier nommé Dalhuc, qui faisait assez bien ses affaires; après vingt

années d'un heureux mariage, il perdit sa femme, qui lui laissait un fils âgé de seize ans; cet enfant était aimable et bon, et, sous le rapport de la fortune, il n'était pas à plaindre; car, dès qu'il aurait atteint sa majorité, il devait recevoir trois cents sequins qui avaient été la dot de sa mère.

Malheureusement pour lui, son père se remaria un an après avec une méchante veuve de sa connaissance nommée Narilha; la profession de cette femme était de vendre de ces pommades qui entretiennent la fraîcheur du teint et de la peau, et semblent éterniser la jeunesse; ses compositions artificielles lui avaient procuré l'entrée intérieure du palais du calife, mais sa vogue ne fut pas de longue durée; après l'éclat d'un charme passager, ses pratiques voyaient leurs attraits s'évanouir bien vite; les rides s'imprimaient avant le temps sur ces visages frelatés, et la veuve, voyant diminuer son crédit, résolut de s'approprier la petite fortune du potier en l'épousant.

Cette femme hypocrite subjuguait entièrement son nouvel époux; elle s'établit chez lui en maîtresse absolue et se mit en possession de toutes ses économies, en y englobant les trois cents sequins de son jeune fils.

Elle aussi avait un fils qui était de l'âge de celui de



Ils entendirent ces sons mélancoliques : pu! pu! pu! (Page 52, col. 2.)

Dalhuc : c'était un des plus lourds et des plus sots garçons qui fussent à Bagdad; mais il n'en était pas moins l'idole de sa mère. Ce garçon vaniteux et grossier, qu'on appelait Badur, enhardi par la faiblesse de Dalhuc pour sa mère, cherchait continuellement querelle au fils de son beau-père; tous les jours il le tra-

cassait et lui jouait de mauvais tours. Enfin, au bout de trois ans d'une semblable vie (ils avaient alors vingt ans), le fils de Dalhuc perdit patience, et, un jour que Badur avait porté la méchanceté trop loin, il oublia sa douceur naturelle, tomba sur lui et le battit fort et ferme. Narilha, furieuse, chassa de la maison le fils de

son mari. Dalhuc, par faiblesse, la laissa faire; à peine le pauvre jeune homme osa-t-il ouvrir la bouche pour demander les trois cents sequins de sa mère. Narilha répondit qu'on ne lui devait rien; que les trois cents sequins avaient été mangés par sa mère depuis longues années; et elle le mit à la porte sans argent et presque sans habits.

Il-Dalhuc (c'est ainsi qu'on appelait le jeune homme) alla se réfugier chez un oncle maternel.

Narilha, débarrassée de ce témoin importun, et ayant gardé son argent, résolut de le faire fructifier. Elle engagea son mari à acquérir un jardin hors de la ville, monta une boutique de fruitière, et, par le moyen des personnes qu'elle connaissait et surtout du pourvoyeur du calife, elle obtint d'être nommée fruitière en titre du palais.

Le pauvre Il-Dalhuc, chassé de la maison paternelle, était arrivé bien triste chez son oncle Cassanak. Cassanak était un des plus honnêtes et des plus habiles écrivains publics de Bagdad; mais il était trop chargé de famille pour pouvoir par lui-même être aussi utile à son neveu qu'il l'aurait désiré. Irrité des outrages qui avaient été faits à ce jeune homme, il se détermina à implorer les secours d'un géomancien de ses amis, en l'engageant à épouser sa querelle avec chaleur.

« Quelle espèce de vengeance voulez-vous donc tirer de la belle-mère de votre neveu? lui demanda le savant.

— Je veux humilier cette femme arrogante, répondit Cassanak, arracher de ses mains l'argent qu'elle a pris à Il-Dalhuc, et l'employer à l'établissement de mon neveu. Ce jeune homme était promis à la fille unique d'un riche barbier; mais Narilha a fait changer les desseins de son père, et cette jeune fille est à présent destinée à Badur. En outre, j'ai de bonnes raisons de croire que Narilha vole son mari et qu'elle cache dans quelque coin ce qu'il gagne, en lui faisant accroire que tout passe dans la dépense du ménage. Je veux la démasquer aux yeux de son mari.

— Je vous réponds du succès complet de vos desirs, reprit le géomancien, vous serez chargé en entier de l'exécution de l'entreprise, je ne ferai que la conduire. Allez sur-le champ louer dans les environs du palais la boutique la plus commode que vous pourrez trouver pour y étaler des fruits; quand le marché sera fait, vous reviendrez ici et trouverez votre affaire arrangée. »

II

Cassanak, enchanté d'avoir trouvé l'occasion de punir Narilha, ne fait qu'un saut pour obéir; il arrête une boutique, donne les arrhes et revient.

« Vous êtes expéditif! lui dit le géomancien; de mon côté, je n'ai pas été dans l'inaction, et je vous remets en mains les moyens nécessaires pour réussir dans vos desseins. Voici d'abord une robe d'Arménien et un bonnet pointu; prenez aussi ce papier, il contient des instructions détaillées sur les opérations que vous aurez à faire demain matin; étudiez bien les mots que vous aurez à prononcer tout bas pour vous faire servir par les génies invisibles que je mets à vos ordres; et de quelque prodige que vous ayez besoin, commandez hardiment, je vous ai bien armé, je seconderai bien vos intentions. Demain, dès que vous serez sorti de chez vous, votre neveu devra se rendre à la boutique que vous avez louée; qu'il ne montre aucun étonnement

de ce qui se passera, de peur d'attirer les regards des curieux, qu'il faut éviter. »

Cassanak retourne chez lui, et se renferme dans son cabinet pour étudier dans le silence le personnage qu'il doit représenter. Il attend avec impatience le retour de l'aurore; dès qu'il l'aperçoit, il se couvre de la robe magique et du bonnet enchanté; et, après avoir envoyé Il-Dalhuc dans sa belle boutique, il prend lui-même le chemin de la maison de Narilha.

Il entre dans la boutique de Narilha et trouve les fruits étalés avec art; il s'émerveille de leur beauté.

« Goûtez-en, seigneur étranger! lui dit la fruitière, ils sont encore meilleurs au goût qu'ils ne paraissent beaux à la vue. »

Cassanak ne se fait pas prier, et trouve en effet qu'elle avait raison; il lui dit :

« Je comptais, madame, être obligé de faire un voyage à Damas pour y chercher des fruits; mais si nous pouvons nous arranger ensemble, je crois pouvoir trouver ici ce qu'il me faut, je m'épargnerai la fatigue du voyage.

— Ce n'est pas pour vanter ma marchandise, seigneur, reprit Narilha, mais les jardins du calife ne produisent rien d'aussi parfait; aussi, tout ce que vous voyez est en partie destiné pour sa table et celles de sa maison; mais, pour obliger un homme comme vous, j'en détacherai une portion.

— Madame, je suis flatté de votre complaisance, et vous n'aurez pas sujet de vous repentir des bontés que vous me témoignez... Mais, en vérité, voilà des fruits dont les anges auraient envie : cédez-moi deux de ces grenades, et dites-m'en le prix. »

Narilha fut fort étonnée qu'après tant d'éloges prodigués, il n'eût besoin que de deux grenades; elle résolut de s'en venger sur le prix; elle en demande un exorbitant; l'Arménien le paye sur-le-champ.

« Quand on aura goûté vos fruits, ajouta-t-il, j'espère conclure avec vous un marché de plus grande conséquence. »

En disant ces mots, il se place au milieu de la boutique, et, jette de toutes ses forces les grenades en l'air; elles disparaissent aussitôt. Narilha et son fils poussent des cris de surprise; l'Arménien prétendu tire de sa poche un petit tube d'argent dans lequel il paraît articuler quelques paroles à voix basse; un moment après, il porte à son oreille un cornet du même métal, feignant d'écouter ce qu'on avait à lui dire; puis, remettant ses instruments dans sa poche, et prenant un air satisfait :

« Madame, lui dit-il, on vient de faire l'essai de vos fruits, et on les a trouvés délicieux; j'ai ordre d'enlever ce qui vous reste et de les expédier sur-le-champ; le travail ne sera pas long, car on m'a envoyé des gens pour me servir; voilà ma bourse, prenez tout l'argent que vous jugerez à propos pour vous payer de vos fruits. »

III

La vue de l'or éveilla la cupidité de Narilha; elle prendrait volontiers la bourse entière, mais elle se borna à trente sequins pour se payer d'une valeur de cinq à six.

Loin de témoigner du mécontentement, l'Arménien n'y fit pas même attention; il s'empare aussitôt des fruits, jette un melon à droite, une pomme à gauche; bientôt tous les fruits du magasin sont en mouvement

et disparaissent en s'envolant comme s'ils eussent eu des ailes; tant les génies invisibles étaient prompts à le seconder.

Badur et Narilha suivaient des yeux cet étrange démenagement; ils s'écrient :

« Comment, où et par qui avez-vous expédié tous ces fruits ? »

— Madame, répondit l'Arménien, je suis le grand pourvoyeur des astres; et comme dans le firmament il fait constamment trop chaud ou trop froid, trop humide ou trop sec, pour que rien y vienne à une parfaite maturité, j'étais descendu sur la terre pour y faire des provisions, et je ne vous cache point que, sur la renommée des beaux fruits de Damas, je me rendais dans cette ville, lorsque le hasard m'a fait passer devant votre boutique; l'aspect de vos fruits m'a séduit, leur odeur a redoublé ma surprise, et leur goût a complété le charme; j'en ai envoyé deux pour essai, et aussitôt j'ai reçu l'ordre de tout enlever. Si demain et dans la suite vous êtes aussi bien pourvue, il ne restera rien dans votre boutique, et vous deviendrez la fruitière du firmament. »

Narilha se frottait les yeux; elle ne savait si elle veillait ou si elle rêvait en apprenant une aussi bonne nouvelle; le sot Badur, la bouche entr'ouverte, regardait tour à tour sa mère, l'Arménien et le plafond.

« Voilà un fort joli jeune homme, dit le malin pourvoyeur; c'est sans doute votre frère, madame? Il a beaucoup de votre physionomie.

— Non, seigneur, c'est mon fils, répondit la fruitière.

— Quoi! jeune comme vous êtes (elle avait quarante ans et paraissait en avoir cinquante), vous avez déjà un aussi grand garçon? Cela n'est pas croyable! Il faut songer à le marier.

— Je m'en occupe, seigneur. Il est presque promis à la fille d'un riche barbier de nos amis.

— Un barbier! un barbier! et un barbier riche!... Il y a bien des phénomènes dans le firmament, mais on n'y verrait rien de pareil; ne serait-il pas aussi silencieux? la merveille serait complète. Savez-vous, madame, que le seul débit de vos fruits pendant une année peut vous mettre dans le cas de demander pour votre fils la fille d'un vizir? Encore, ne serait-ce pour vous qu'un pis aller! Nous avons là-haut des familles très-considérées qui regarderaient comme un vrai bien l'alliance de votre fils.

— Comment donc, seigneur, est-ce qu'on se marie là-haut?

— Si l'on se marie! Tout ce que vous y voyez briller est déjà marié ou va bientôt l'être. Laissez-moi faire, madame, j'ai des vues sur votre fils. Je veux lui faire épouser la plus jeune, la plus fraîche, la plus brillante de toutes nos beautés.

— Eh! quelle est-elle?

— C'est l'étoile du matin.

— Elle est brillante, assurément, elle est fraîche aussi, reprit Narilha, car elle ne marche que la nuit; mais pour jeune, seigneur, cela ne peut pas être, car je la connais depuis que je suis au monde.

— Celle que vous avez connue alors, madame, a filé depuis quelques années; ne savez-vous pas qu'il y a des étoiles filantes? Mais, vous autres, sur la terre, vous laissez filer les étoiles sans demander où elles vont; il est vrai aussi qu'on voit tant d'étoiles qu'on ne

s'occupe guère de celles qui manquent.... Mais je vous parle très-sérieusement, voudriez-vous que votre fils fût époux de la plus belle des étoiles?

— Ah! seigneur, si cela se peut, j'en serais ravie. Irait-il aussi briller au firmament?

— Oui, s'il le désirait; mais, s'il le préférerait, son épouse consentirait à devenir une étoile filante et à descendre sur la terre. Dans tous les cas, puisque l'affaire vous convient, nous allons voir s'il est possible de l'arranger. Fermez la porte de votre boutique, et faites apporter ici, au milieu du magasin, un baquet plein d'eau. »

C.

(La suite au prochain numéro.)

VARIÉTÉS.

LES TOURS DE FORCE.

Il y a souvent plus d'adresse que de force réelle dans les tours merveilleux qui attirent la foule sur nos places publiques. Un des hommes les plus étonnants sous ce rapport, était un Allemand nommé Eckeberg. Tantôt il s'entourait les reins d'une forte ceinture sur le devant de laquelle était fixé un anneau de fer auquel s'adaptait une corde, fixée elle-même après un poteau à une certaine hauteur, et passant, un peu plus bas, dans un anneau également fixé après le poteau. Plaçant ses pieds contre le poteau, il s'élevait presque horizontalement jusqu'à la hauteur de l'anneau; puis roidissant subitement ses jambes, il rompait la corde et tombait sur un matelas placé au-dessous.

Dans une autre expérience, il se couchait tout de son long par terre; on lui plaçait une assez grosse enclume sur le ventre, et un homme forgeait à grands coups de marteau un morceau de fer sur cette enclume. Quelquefois, deux hommes coupaient à froid, au moyen d'un ciseau, une forte barre en fer placée sur l'enclume. Dans d'autres moments, c'était une grosse pierre qu'on y brisait à coups de marteau. Eckeberg, les pieds appuyés sur une chaise et les épaules sur une autre, formait avec son corps une voûte sur laquelle montait un homme qu'on voyait s'élever ou s'abaisser, suivant les mouvements de la respiration du patient. Quelquefois trois ou quatre personnes se tenaient sur cette voûte sans qu'il parût en être fatigué. Enfin, dans cette position, il reproduisait les expériences de l'enclume et du marteau. Or, toutes ces expériences, plus ou moins surprenantes, prouvaient plus d'adresse que de force. Un savant docteur, Deraguliers, l'a démontré en les exécutant et en les expliquant devant la Société royale de Londres.

X.

L'ARBRE A CIRE DU JAPON.

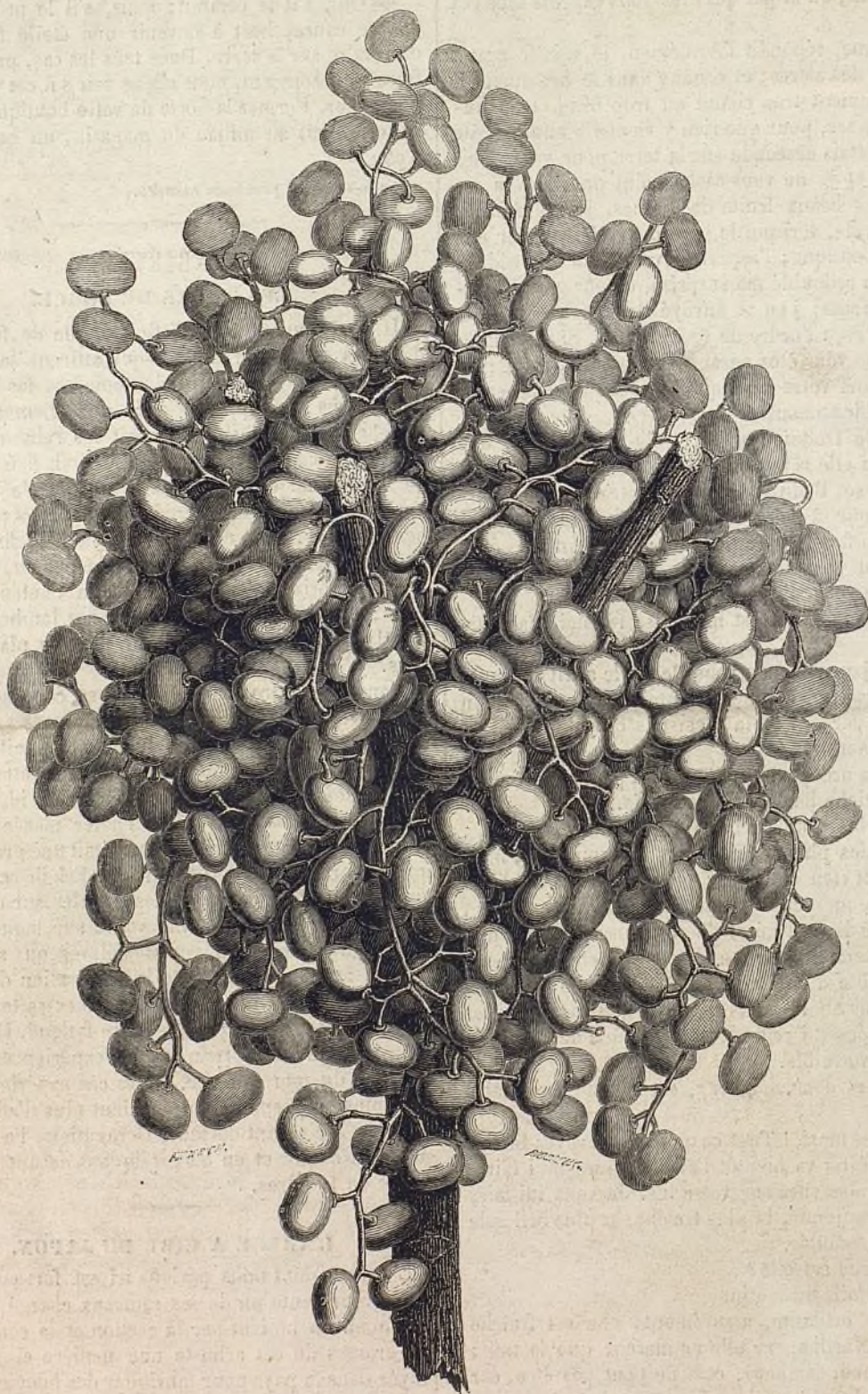
L'arbuste dont nous parlons ici est fort curieux. La figure représente un de ses rameaux chargé de fruits. Au Japon on obtient par la coction et la compression des graines de cet arbuste une matière cireuse, employée dans le pays pour fabriquer des bougies.

Un grand nombre d'ouvrages publiés en Europe ont mentionné l'arbre à cire. Mais tous ces ouvrages ne parlent des propriétés cérifères de ce curieux arbuste qu'à titre de simple curiosité. N'est-il pas singulier qu'un siècle et demi se soit écoulé sans qu'on ait songé à introduire en Europe cette plante qui, par sa pro-

priété de fournir abondamment une matière d'un usage extrêmement répandu, promettait de rendre les plus grands services?

En effet, c'est depuis peu d'années seulement que

l'intérêt pour l'arbre à cire s'est éveillé. Le prix de cette cire importée directement du Japon, et qui, par sa qualité et sa blancheur ne nous paraît le céder en rien à notre cire blanche, est modéré.



Rameau chargé de fruits de l'arbre à cire du Japon.

Les ambassadeurs japonais, lors de leur séjour à Paris l'année dernière, ont remis à MM. Vilmorin-Andrieux et Cie de très-belles bougies fabriquées avec la cire de notre arbuste. Cette maison, en outre, a su

se procurer directement du Japon, une certaine quantité de graines de cette plante utile, de sorte qu'il est possible désormais d'en essayer la culture, et de faire des études sur les propriétés des fruits. GROENLAND.